

RAOUL VANEIGEM

Traité  
de savoir-vivre  
à l'usage  
des jeunes  
générations

essai

*nrf*

GALLIMARD









© *Éditions Gallimard, 1967.*

## INTRODUCTION

Ce qu'il y a de vécu dans ce livre, je n'ai pas l'intention de le rendre sensible à des lecteurs qui ne s'apprêtent en toute conscience à le revivre. J'attends qu'il se perde et se retrouve dans un mouvement général des esprits, comme je me flatte que les conditions présentes s'effaceront de la mémoire des hommes.

Le monde est à refaire : tous les spécialistes de son reconditionnement ne l'empêcheront pas. De ceux-là, que je ne veux pas comprendre, mieux vaut n'être pas compris.

Pour les autres, je sollicite leur bienveillance avec une humilité qui ne leur échappera pas. J'aurais souhaité qu'un tel livre fût accessible aux têtes les moins rompues au jargon des idées. J'espère n'avoir échoué qu'au second degré. De ce chaos sortiront quelque jour des formules qui tireront à bout portant sur nos ennemis. Entre-temps, que la phrase à relire fasse son chemin. La voie vers la simplicité est la plus complexe et, ici particulièrement, il était utile de ne pas arracher aux banalités les multiples racines qui permettront de les transplanter dans un autre terrain, de les cultiver à notre profit.

Jamais je n'ai prétendu révéler du neuf, lancer de l'inédit sur le marché de la culture. Une infime correction de l'essentiel importe plus que cent innovations accessoires. Seul est nouveau le sens du courant qui charrie les banalités.

Depuis le temps qu'il y a des hommes, et qui lisent Lautréamont, tout est dit et peu sont venus pour en tirer profit. Parce que nos connaissances sont en soi banales, elles ne peuvent profiter qu'aux esprits qui ne le sont pas.

Le monde moderne doit apprendre ce qu'il sait déjà, devenir ce qu'il est, à travers une immense conjuration d'obstacles, par la pratique. On n'échappe à la banalité qu'en la manipulant, en la dominant, en la plongeant dans le rêve, en la livrant au bon plaisir de la subjectivité. J'ai fait la part belle à la volonté subjective, mais que personne ne m'en fasse grief avant d'avoir estimé tout de bon ce que peuvent, en faveur de la subjectivité, les conditions objectives que le monde réalise chaque jour. Tout part de la subjectivité et rien ne s'y arrête. Aujourd'hui moins que jamais.

La lutte du subjectif et de ce qui le corrompt élargit désormais les limites de la vieille lutte des classes. Elle la renouvelle et l'aiguise. Le parti pris de la vie est un parti pris politique. Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui.

L'homme de la survie, c'est l'homme émietté dans les mécanismes du pouvoir hiérarchisé, dans une combinaison d'interférences, dans un chaos de techniques oppressives qui n'attend pour s'ordonner que la patiente programmation des penseurs programmés.

L'homme de la survie, c'est aussi l'homme unitaire, l'homme du refus global. Il ne se passe pas un instant sans que chacun de nous ne vive contradictoirement, et à tous les degrés de la réalité, le conflit de l'oppression et de la liberté ; sans qu'il ne soit bizarrement déformé et comme saisi en même temps selon deux perspectives antagonistes : la perspective du pouvoir et la perspective du dépassement. Consacrées à l'analyse de l'une et de l'autre, les deux parties qui composent le *Traité de savoir-vivre* mériteraient donc d'être abordées non successivement, comme l'exige la lecture, mais simultanément, la description du négatif fondant le projet positif et le projet positif confirmant la négativité. Le meilleur ordre d'un livre, c'est de n'en avoir pas, afin que le lecteur y découvre le sien.

Ce qu'il y a de manqué dans l'écriture reflète aussi le manque chez le lecteur, en tant que lecteur et plus encore en tant qu'homme. Si la part d'ennui à l'écrire transparaît dans une certaine part d'ennui à le lire, ce ne sera là qu'un argument de plus pour dénoncer le manque à vivre. Pour le reste,

que la gravité des temps excuse la gravité du ton. La légèreté est toujours en deçà ou au-delà des mots. L'ironie, ici, consistera à ne l'oublier jamais.

Le *Traité de savoir-vivre* entre dans un courant d'agitation dont on n'a pas fini d'entendre parler. Ce qu'il expose est une simple contribution parmi d'autres à la réédification du mouvement révolutionnaire international. Son importance ne devrait échapper à personne, car personne, avec le temps, n'échappera à ses conclusions.



*Première partie*

**LA PERSPECTIVE DU POUVOIR**



## *L'insignifiant signifié*

*En se banalisant, la vie quotidienne a conquis peu à peu le centre de nos préoccupations (1). — Aucune illusion, ni sacrée ni désacralisée (2), — ni collective ni individuelle, ne peut dissimuler plus longtemps la pauvreté des gestes quotidiens (3). — L'enrichissement de la vie exige, sans faux-fuyants, l'analyse de la nouvelle pauvreté et le perfectionnement des armes anciennes du refus (4).*

## 1

L'histoire présente évoque certains personnages de dessins animés, qu'une course folle entraîne soudain au-dessus du vide sans qu'ils s'en aperçoivent, de sorte que c'est la force de leur imagination qui les fait flotter à une telle hauteur ; mais viennent-ils à en prendre conscience, ils tombent aussitôt.

Comme les héros de Bosustov, la pensée actuelle a cessé de flotter par la force de son propre mirage. Ce qui l'avait élevée l'abaisse aujourd'hui. A toute allure elle se jette au-devant de la réalité qui va la briser, la réalité quotidiennement vécue.

\*

La lucidité qui s'annonce est-elle d'essence nouvelle ? Je ne le crois pas. L'exigence d'une lumière plus vive émane toujours de la vie quotidienne, de la nécessité, ressentie par chacun, d'harmoniser son rythme de promeneur et la marche du monde. Il y a plus de vérités dans vingt-quatre heures de la

vie d'un homme que dans toutes les philosophies. Même un philosophe ne réussit pas à l'ignorer, avec quelque mépris qu'il se traite ; et ce mépris, la consolation de la philosophie le lui enseigne. A force de pirouetter sur lui-même en se grimpant sur les épaules pour lancer de plus haut son message au monde, ce monde, le philosophe finit par le percevoir à l'envers ; et tous les êtres et toutes les choses vont de travers, la tête en bas, pour le persuader qu'il se tient debout, dans la bonne position. Mais il reste au centre de son délire ; ne pas en convenir lui rend simplement le délire plus inconfortable.

Les moralistes des <sup>xvi</sup>e et <sup>xvii</sup>e siècles règnent sur une resserre de banalités, mais tant est vif leur soin de le dissimuler qu'ils élèvent alentour un véritable palais de stuc et de spéculations. Un palais idéal abrite et emprisonne l'expérience vécue. De là une force de conviction et de sincérité que le ton sublime et la fiction de l'« homme universel » raniment, mais d'un perpétuel souffle d'angoisse. L'analyste s'efforce d'échapper par une profondeur essentielle à la sclérose graduelle de l'existence ; et plus il s'abstrait de lui-même en s'exprimant selon l'imagination dominante de son siècle (le mirage féodal où s'unissent indissolublement Dieu, le pouvoir royal et le monde), plus sa lucidité photographie la face cachée de la vie, plus elle « invente » la quotidienneté.

La philosophie des Lumières accélère la descente vers le concret à mesure que le concret est en quelque sorte porté au pouvoir avec la bourgeoisie révolutionnaire. Des ruines de Dieu, l'homme tombe dans les ruines de sa réalité. Que s'est-il passé ? A peu près ceci : dix mille personnes sont là, persuadées d'avoir vu s'élever la corde d'un fakir, tandis qu'autant d'appareils photographiques démontrent qu'elle n'a pas remué d'un pouce. L'objectivité scientifique dénonce la mystification. Parfait, mais pour montrer quoi ? Une corde enroulée, sans le moindre intérêt. J'incline peu à choisir entre le plaisir douteux d'être mystifié et l'ennui de contempler une réalité qui ne me concerne pas. Une réalité sur laquelle je n'ai pas prise, n'est-ce pas le vieux mensonge remis à neuf, le stade ultime de la mystification ?

Désormais, les analystes sont dans la rue. La lucidité n'est pas leur seule arme. Leur pensée ne risque plus de s'empri-

sonner ni dans la fausse réalité des dieux, ni dans la fausse réalité des technocrates !

## 2

Les croyances religieuses dissimulaient l'homme à lui-même, leur bastille l'emmurait dans un monde *pyramidal* dont Dieu tenait lieu de sommet et le roi de hauteur. Hélas, il ne s'est pas trouvé, le 14 juillet, assez de liberté sur les ruines du pouvoir unitaire pour empêcher les ruines elles-mêmes de s'édifier en prison. Sous le voile lacéré des superstitions n'apparut pas la vérité nue, comme le rêvait Meslier, mais bien la glu des idéologies. Les prisonniers du pouvoir parcellaire n'ont d'autre recours contre la tyrannie que l'ombre de la liberté.

Pas un geste, pas une pensée qui ne s'empêtre aujourd'hui dans le filet des idées reçues. La retombée lente d'infimes fragments issus du vieux mythe explosé répand partout la poussière du sacré, une poussière qui silicose l'esprit et la volonté de vivre. Les contraintes sont devenues moins occultes, plus grossières, moins puissantes, plus nombreuses. La docilité n'émane plus d'une magie cléricale, elle résulte d'une foule de petites hypnoses : information, culture, urbanisme, publicité, suggestions conditionnantes au service de tout ordre établi et à venir. C'est, le corps entravé de toutes parts, Gulliver échoué sur le rivage de Lilliput, résolu à se libérer, promenant autour de lui son regard attentif ; le moindre détail, la moindre aspérité du sol, le moindre mouvement, il n'est rien qui ne revête l'importance d'un indice dont le salut va dépendre. Dans le familier naissent les chances de liberté les plus sûres. En fut-il jamais autrement ? L'art, l'éthique, la philosophie l'attestent : sous l'écorce des mots et des concepts, c'est toujours la réalité vivante de l'inadaptation au monde qui se tient tapie, prête à bondir. Parce que ni les dieux ni les mots ne parviennent aujourd'hui à la couvrir pudiquement, cette banalité-là se promène nue dans les gares et dans les terrains vagues ; elle vous accoste à chaque détour de vous-même, elle vous prend par l'épaule, par le regard ; et le dialogue commence. Il faut se perdre avec elle ou la sauver avec soi.

## 3

Trop de cadavres parsèment les chemins de l'individualisme et du collectivisme. Sous deux raisons apparemment contraires sévissait un même brigandage, une même oppression de l'homme esseulé. La main qui étouffe Lautréamont, on le sait, étrangle aussi Serge Essénine. L'un meurt dans le garni du propriétaire Jules-François Dupuis, l'autre se pend dans un hôtel nationalisé. Partout se vérifie la loi « il n'est pas une arme de ta volonté individuelle qui, maniée par d'autres, ne se retourne aussitôt contre toi ». Si quelqu'un dit ou écrit qu'il convient désormais de fonder la raison pratique sur les droits de l'individu et de l'individu seulement, il se condamne dans son propos s'il n'incite aussitôt son interlocuteur à fonder par lui-même la preuve de ce qu'il vient d'avancer. Or une telle preuve ne peut être que vécue, saisie par l'intérieur. C'est pourquoi il n'est rien dans les notes qui suivent qui ne doive être éprouvé et corrigé par l'expérience immédiate de chacun. Rien n'a tant de valeur qu'il ne doive être recommencé, rien n'a assez de richesse qu'il ne doive être enrichi sans relâche.

## \*

De même que l'on distingue dans la vie privée ce qu'un homme pense et dit de lui, et ce qu'il est et fait réellement, de même, il n'est personne qui n'ait appris à distinguer la phraséologie et les prétentions messianiques des partis, et leur organisation, leurs intérêts réels ; ce qu'ils croient être et ce qu'ils sont. L'illusion qu'un homme entretient sur lui et sur les autres n'est pas foncièrement différente de l'illusion que groupes, classes ou partis nourrissent autour d'eux et en eux. Bien plus, elles découlent d'une source unique : les idées dominantes, qui sont les idées de la classe dominante, même sous leur forme antagoniste.

Le monde des *ismes*, qu'il enveloppe l'humanité tout entière ou chaque être particulier, n'est jamais qu'un monde vidé de sa réalité, une séduction terriblement réelle du mensonge. Le triple écrasement de la Commune, du Mouvement spartakiste et de Cronstadt-la-Rouge (1921) a montré une fois

pour toutes les autres à quel bain de sang menaient trois idéologies de la liberté : le libéralisme, le socialisme, le bolchevisme. Il a cependant fallu, pour le comprendre et l'admettre universellement, que des formes abâtardies ou amalgamées de ces idéologies vulgarisent leur atrocité initiale par de pesantes démonstrations : les camps de concentration, l'Algérie de Lacoste, Budapest. Aux grandes illusions collectives, aujourd'hui exsangues à force d'avoir fait couler le sang des hommes, succèdent des milliers d'idéologies parcellaires vendues par la société de consommation comme autant de machines à décerveler portatives. Faudra-t-il autant de sang pour attester que cent mille coups d'épingle tuent aussi sûrement que trois coups de massue ?

\*

Qu'irais-je faire dans un groupe d'action qui m'imposerait de laisser au vestiaire, je ne dis pas quelques idées — car telles seraient mes idées qu'elles m'induiraient plutôt à rejoindre le groupe en question —, mais les rêves et les désirs dont je ne me sépare jamais, mais une volonté de vivre authentiquement et sans limite ? Changer d'isolement, changer de monotonie, changer de mensonge, à quoi bon ! Où l'illusion d'un changement réel est dénoncée, le simple changement d'illusion devient insupportable. Or telles sont les conditions actuelles : l'économie n'a de cesse de faire consommer davantage, et consommer sans relâche, c'est changer d'illusion à un rythme accéléré qui dissout peu à peu l'illusion du changement. On se retrouve seul, inchangé, congelé dans le vide produit par une cascade de *gadgets*, de Volkswagen et de *pocket books*.

Les gens sans imagination se lassent de l'importance conférée au confort, à la culture, aux loisirs, à ce qui détruit l'imagination. Cela signifie qu'on ne se lasse pas du confort, de la culture ou des loisirs, mais de l'usage qui en est fait et qui interdit précisément d'en jouir.

L'état d'abondance est un état de voyeurisme. A chacun son kaléidoscope ; un léger mouvement des doigts et l'image se transforme. On gagne à tous les coups : deux réfrigérateurs, une Dauphine, la T.V., une promotion, du temps à perdre...

Puis la monotonie des images consommées prend le dessus, renvoie à la monotonie du geste qui les suscite, à la légère rotation que le pouce et l'index impriment au kaléidoscope. Il n'y avait pas de Dauphine, seulement une idéologie sans rapport ou presque avec la machine automobile. Imbibé de « Johnny Walker, le whisky de l'Elite », on subissait dans une étrange mixture l'effet de l'alcool et de la lutte des classes. Plus rien de quoi s'étonner, voilà le drame ! La monotonie du spectacle idéologique renvoie maintenant à la passivité de la vie, à la survie. Par-delà les scandales préfabriqués — gaine Scandale et scandale de Panama — se révèle un scandale positif, celui des gestes privés de leur substance au profit d'une illusion que son attrait perdu rend chaque jour plus odieuse. Gestes futiles et ternes à force d'avoir nourri de brillantes compensations imaginaires, gestes paupérisés à force d'enrichir de hautes spéculations où ils entraient comme valets à tout faire sous la catégorie infamante de « trivial » et de « banal », gestes aujourd'hui libérés et défaillants, prêts à s'égarer de nouveau, ou à périr sous le poids de leur faiblesse. Les voici, en chacun de vous, familiers, tristes, tout nouvellement livrés à la réalité immédiate et mouvante, qui est leur milieu « spontané ». Et vous voici égarés et engagés dans un nouveau prosaïsme, dans une perspective où proche et lointain coïncident.

## 4

Sous une forme concrète et tactique, le concept de lutte des classes a constitué le premier regroupement des heurts et des dérèglements vécus individuellement par les hommes ; il est né du tourbillon de souffrances que la réduction des rapports humains à des mécanismes d'exploitation suscitait partout dans les sociétés industrielles. Il est issu d'une volonté de transformer le monde et de changer la vie.

Une telle arme exigeait un perpétuel réajustement. Or ne voit-on pas la I<sup>re</sup> Internationale tourner le dos aux artistes, en fondant exclusivement sur les revendications ouvrières un projet dont Marx avait cependant montré combien il concernait tous ceux qui cherchaient, dans le refus d'être esclaves, une vie

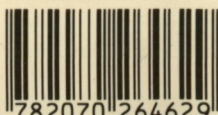
riche et une humanité totale ? Lacenaire, Borel, Lassailly, Büchner, Baudelaire, Hölderlin, n'était-ce pas aussi la misère et son refus radical ? Quoi qu'il en soit, l'erreur, — à l'origine excusable ? je ne veux pas le savoir — revêt des proportions délirantes dès l'instant où, moins d'un siècle plus tard, l'économie de consommation absorbant l'économie de production, l'exploitation de la force de travail est englobée par l'exploitation de la créativité quotidienne. Une même énergie arrachée au travailleur pendant ses heures d'usine ou ses heures de loisir fait tourner les turbines du pouvoir, que les détenteurs de la vieille théorie lubrifient béatement de leur contestation formelle.

Ceux qui parlent de révolution et de lutte de classes sans se référer explicitement à la vie quotidienne, sans comprendre ce qu'il y a de subversif dans l'amour et de positif dans le refus des contraintes, ceux-là ont dans la bouche un cadavre.





*nrf*



9 782070 264629



67-XII A 26462 ISBN 2-07-026462-9

Extrait de la publication